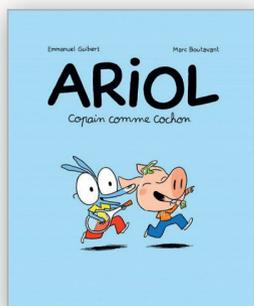
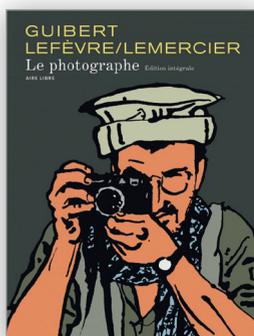
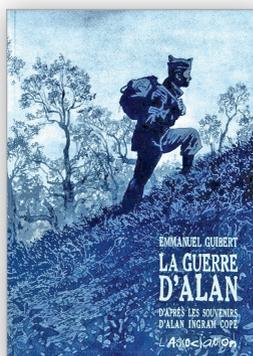
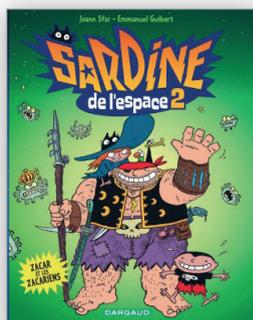


LA REVUE
DES LIVRES
POUR
ENFANTS

HORS-SÉRIE
NUMÉRO 5

SECRETS
DE LA BANDE
DESSINÉE



REPÈRES

1964 : Naissance à Paris.

1984 : École nationale supérieure des arts décoratifs

1985-1992 : Il travaille intensément à son premier album de bande dessinée, *Brune* (Albin Michel, 1992).

1994 : Il rencontre Alan Ingram Cope, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, retiré en France. De ses conversations avec le vieil homme naîtra une série de livres essentiels.

1995 : À l'Atelier de la place des Vosges, il côtoie Joann Sfar (avec qui il crée *Sardine de l'espace*, publié à partir de 1999 dans la revue *Maximum*, Bayard Presse) et Marc Boutavant (dessinateur d'*Ariol*, publié à partir de 1999 dans la revue *J'aime rire avec Tom-Tom et Nana* avant de rejoindre *J'aime lire*, Bayard Presse).

2000 : *La Guerre d'Alan*, L'Association.

2003 : *Le Photographe* d'après le récit de Didier Lefèvre, Dupuis.

2017 : Prix René Goscinny pour l'ensemble de son œuvre de scénariste.

SES 5 LIVRES PRÉFÉRÉS

- *La Campagne à la mer*, textes et dessin Emmanuel Guibert, Futuropolis, 2007. (Première édition Ouest-France 2002.)
- *Sardine de l'espace*, t.2 : *Zacar et les Zacariens*, scénario Emmanuel Guibert, dessin Joann Sfar, couleurs Walter Pezzali, Dargaud, 2007.
- *La Guerre d'Alan*, édition intégrale, scénario et dessin Emmanuel Guibert, L'Association, 2009 (Ciboulette).
- *Le Photographe*, édition intégrale, scénario Didier Lefèvre, dessin Emmanuel Guibert, couleurs Frédéric Lemerrier et Emmanuel Guibert, Dupuis, 2010 (Aire libre).
- *Ariol*, t.3 : *Copain comme cochon*, scénario Emmanuel Guibert, dessin Marc Boutavant, couleurs Delphine Chedru, Bayard, 2011 (BD Kids).

Emmanuel Guibert

Le scénariste



© Alain Tendero

Il dit du dessin et du scénario que ce sont des jeux, un jeu de mains et un jeu de mots. Artiste attentif de la rencontre, Guibert invente à chaque fois la forme qui servira le mieux ce qu'il sait d'un vieil homme (*La Guerre d'Alan*), d'un photographe des guerres afghanes (*Le Photographe*) ou de l'enfant qu'il fut (*Ariol*). Ainsi Emmanuel Guibert est-il devenu un auteur incomparable, fidèle à ceux qu'il raconte et dévoué à ceux qui le lisent.

Propos recueillis par Christian Marmonnier, le 15 novembre 2012.

On pourrait vous présenter grâce à trois mots : fidélité, amitié, curiosité. Commençons par la fidélité...

Fidélité, c'est un beau mot. J'ai croisé dans ma vie quelques personnes avec lesquelles j'ai noué une amitié profonde et on peut évoquer Alan Ingram Cope, un Américain rencontré en 1994 dans l'île de Ré où je passais des vacances et où lui avait pris sa retraite. On a eu cinq ans ensemble, pendant lesquels j'ai recueilli ses souvenirs en l'enregistrant sur des cassettes. J'en ai tiré des livres sur lesquels, dix-huit ans après l'avoir rencontré et treize ans après son décès, je suis encore en train de travailler. On peut faire nombre de choses au cours d'une vie. L'une d'entre elles est de mener des projets sporadiques qui correspondent à une envie, et on sait que cela va être circonscrit dans le temps. Mais ce n'est pas mal, en même temps, à côté, d'avoir sur un coin de la table une chose dont on sait qu'elle va revenir régulièrement se placer au centre, pour nourrir un travail de longue haleine avec lequel on va vieillir et évoluer. J'ai publié le volume sur l'enfance de mon ami après avoir publié le volume sur sa guerre, ce qui n'est pas chronologique. Mais je suis assez content d'avoir attendu d'avoir un peu plus de bouteille pour le faire, sachant que, par ailleurs, c'est un sujet qu'il n'a abordé qu'à la toute fin de nos conversations. Lui non plus n'était pas fâché d'avoir attendu que j'en sache un peu plus sur lui pour me raconter son enfance dans ce qu'elle avait de plus frappant et de plus viscéral pour lui. De la même manière, je n'étais pas fâché d'avoir l'âge que j'ai, d'avoir été père moi-même et d'élever ma fille : ça consistait à avoir un peu plus de maturité pour aborder des choses qui en nécessitent, qui sont ce que la plupart d'entre nous avons de plus fondamental. Autant il abordait avec un relatif détachement des événements comme la guerre, autant il avait encore les jointures des poings qui blanchissaient et la voix qui tremblait quand il racontait des choses équivalentes à celles que Proust raconte dans le premier volume de *La Recherche*. Des choses qui seront ou ne seront jamais réglées au cours de l'existence, mais resteront en nous avec une netteté et un aspect cuisant qu'on n'oubliera jamais.



La Guerre d'Alan, t.1 L'Association, 2000.

Mais La Guerre d'Alan, c'est moins le récit d'une guerre que l'histoire de l'Amérique, vue à travers le prisme d'Alan Ingram Cope. Pourquoi ce titre ?

J'ai appris à prendre les titres les plus évidents qui soient depuis *La Campagne à la mer*, qui se passe dans un coin de Normandie que j'aime beaucoup. J'ai alors vu venir à moi des tas de lecteurs qui me disaient : on a adoré ta *Montagne dans le désert*, ta *Mer dans la campagne*... Je me suis rendu compte qu'il fallait que les titres soient simples pour qu'on les mémorise ! Voilà pourquoi : « La Guerre d'Alan ».

Comment est arrivée cette rencontre avec Alan Ingram Cope ?

Dans la rue ! À Saint-Martin-de-Ré, j'avise un monsieur qui scie du bois devant la porte de sa cuisine : le tableau est charmant, la maison est très belle, j'ai envie de m'approcher. Pour engager le dialogue, je lui demande où se trouve la place de la République. Et il me parle pendant un quart d'heure. Au moment où on se quitte, c'est pour ne pas se voir, mais j'ai le sentiment d'avoir

passé un quart d'heure savoureux. J'accorde beaucoup d'importance aux petites rencontres, celles qui consistent à échanger très brièvement avec quelqu'un, je crois que ça vaut le coup de réussir ces moments-là. S'ils sont réussis, ils nous édifient, ils nous apportent, ils peuvent résonner assez longuement sur une journée, parfois sur beaucoup plus de temps. La mémoire évacue les visages des personnes qu'on a croisées au cours de notre existence, mais quelques-uns nous restent. A fortiori, quand on a un petit carnet pour faire des croquis rapides ou prendre en note les phrases échangées ; ces gens-là, leurs visages restent. Ce jour-là, j'ai trouvé ce monsieur singulier. J'ai eu la chance de le recroiser le soir même à un concert. En sortant de la salle, il m'a adressé un petit signe. Deux ou trois jours après, c'est la fête de la musique et je suis occupé à dessiner deux jeunes musiciennes. J'entends : « Compliments ! » C'était lui. Le destin avait frappé trois fois, il m'a proposé d'aller chez lui et de me présenter sa femme. Ce soir-là, je fais connaissance avec un homme dont je perçois tout de suite la gé-

nérosité, parce qu'il ne me laisse pas repartir sans quelques livres, quelques disques, et après avoir eu une conversation très variée. Le lendemain, je retourne le voir et je fais un croquis de sa maison au lavis que je glisse dans sa boîte à lettres. C'est le point de départ d'une décision consciente de ne plus se lâcher, qui nous a menés jusqu'aux dernières minutes de son existence, car je lui ai tenu la main jusqu'au bout. Puis, au cours d'une longue promenade sur la plage, il s'est mis à me raconter ses souvenirs, très imagés, qui avaient une résonance inhabituelle en moi. Je lui ai dit : « Faisons des livres, si vous le voulez bien. Vous allez raconter, et moi je vais mettre en forme et dessiner. » Ça a été aussi simple que ça. On sent quand on a atteint la note avec quelqu'un, quand il y a une sorte d'accord. Quand il m'a dit oui, il ne pensait pas forcément que j'allais le faire. Il était surtout désireux de se raconter. Moi, je savais qu'il serait passionnant, j'avais cette confiance. Ensuite, je le retrouvais vers 17 heures, on s'installait, on branchait le magnétophone jusqu'au dîner, au-delà si on le voulait.



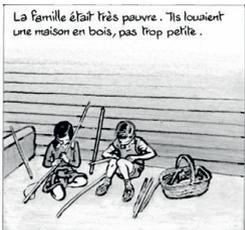
Toujours sur Navarro, de l'autre côté de l'avenue, un peu plus bas, habitait une famille dont le père était pasteur.



Il y avait la mère, quelques enfants pratiquement adultes et une fille de mon âge qui s'appelait Ruthy. Autrement dit, Ruthy.

Le père, pour moi, était une énigme. Je ne l'aimais pas du tout. Un homme austère, froid. Son église était à plus de 20 kilomètres de là. Je me demandais pourquoi il habitait si loin de son église. Dans ma tête d'enfant, je soupçonnais que sa congrégation ne l'aimait pas, ou qu'il ne voulait pas habiter au milieu d'elle pour ne pas être embêté par les gens.

Je n'en sais rien.



La famille était très pauvre. Ils louaient une maison en bois, pas trop petite.



Les planchers étaient en sapin de mauvaise qualité.



Pas un tapis.



Pas une chaise de trop.



Pas une table de trop.



Un absolu minimum de meubles.



Aucun divan où s'asseoir un peu confortablement.



Ils mangeraient mal.



Je n'aimais pas le père, mais Ruthy était gentille et je m'amusais beaucoup avec elle. Mes parents, mes grands-parents la trouvaient très laide. Peut-être l'était-elle.

Moi, je la trouvais bien.

Il a vu, avant de disparaître, le résultat d'une partie de votre travail. Comment a-t-il réagi ?

Au fond, je lui proposais l'échange suivant : il me raconte ses souvenirs et moi je les lui restitue sous forme de bande dessinée. Dans cette bande dessinée seront présents ses mots et mes images, d'après ce qu'il m'aura dit. C'est quand même une drôle de proposition ! Il n'est pas évident que la personne joue le jeu, qu'elle vous accorde à la fois sa confiance et votre place pour les images. Je serrais un peu les fesses quand je lui ai apporté les premières pages. J'étais déjà très engagé, très désireux de mener ça sur le long terme et je pensais que ça pouvait casser assez vite s'il n'acceptait pas que les personnes qu'il avait rencontrées ne correspondent pas physiquement aux dessins que j'avais réalisés, s'il était trop « vétilleusement » rivé sur la lettre de ses souvenirs... Mais, considérant que c'était une chance que quelqu'un veuille bien consacrer du temps à donner une forme à son témoignage, il a pensé que ça valait le coup de lui donner la place de s'exprimer. À partir de là, on peut se lancer, c'est un échange de bons procédés. En tant que mon aîné, il exerçait un magistère sur moi, mais il avait une révérence particulière pour l'expression artistique. Cela équilibrait notre amitié.



L'Enfance d'Alan,
L'Association,
2012.

Aviez-vous convenu que vous travailleriez ensuite sur un certain nombre de périodes de sa vie ?

Au départ, je suis entré dans son récit comme dans l'océan. Ensuite, j'ai relu, ordonné, presque appris par cœur son témoignage pour raconter sa vie comme s'il s'agissait de la mienne. Mon amitié avec lui n'avait rien d'idéal, il avait des traits de caractère qui rendaient parfois la cohabitation difficile. Ça m'était égal, parce que je savais à quel point on s'aimait. Alors j'attendais que le beau temps revienne. Une relation d'amitié comme celle-là, qui est nourrie par le travail, c'est une épreuve de vérité : on décide de se donner pleinement en fabriquant quelque chose ensemble. Dès lors qu'on bâtit, on doit s'appuyer l'un sur l'autre, il faut de la confiance, et, en quelque sorte, la démonstration pratique que l'autre personne est là, qu'elle va tenir le coup, qu'elle va faire ce qu'elle s'est engagée à faire. Ça passe ou ça casse.

Était-ce pareil avec Didier Lefèvre, pour *Le Photographe* ?

Didier, c'était un voisin. Je l'ai connu quand j'avais 14 ans. On habitait le même immeuble à Paris, il était au deuxième étage et moi au quatrième. On avait 7 ans d'écart. Une grande différence quand on est adolescent ! Donc on se disait bonjour-bonsoir. Néanmoins, il y a des gens comme lui qui ont une manière de le faire avec un côté solaire, rayonnant. Ils ajoutent un surcroît d'oxygène à l'atmosphère... Après avoir mené à bien des études de biologiste, il a d'abord travaillé pour Médecins sans frontières en tant que pharmacien. Il emportait avec lui un appareil photo, parce que c'était sa passion. Jusqu'à ce que ce hobby prenne le pas sur le métier de pharmacien. Il est donc devenu photographe, toujours pour Médecins sans frontières. Quand je l'ai véritablement rencontré, c'était à une période de sa vie où il en bavait, parce que la photographie numérique et la crise de la presse avaient considérablement fragilisé le métier. À ce moment donc où il travaillait moins, j'ai vu, égoïstement, la possibilité de le voir plus. Je lui ai proposé de passer du temps avec lui. Et une fois, je lui ai demandé de me raconter une de ses missions photographiques, photos à l'appui. Il est allé chercher une masse considérable de documents.

Tout était lié à la mission de 1986, celle que l'on raconte dans *Le Photographe*, qu'il avait menée à l'âge de 29 ans. Au départ, il est dans les couloirs de MSF, et il est happé par Juliette Fournot. Pendant dix ans, cette femme indomptable et d'une qualité humaine exceptionnelle fut responsable de toutes les missions MSF dans l'Afghanistan occupé par les forces soviétiques entre 1979 et 1989. Le pays était soumis à un black-out complet. Elle demande donc à Didier d'y aller pour faire des photos et témoigner de ce qui se passe là-bas. En 1986, les populations locales payaient le prix fort de cette guerre qui durait depuis sept ans déjà. Et des poignées de médecins, avec un grand courage, entrent clandestinement dans le pays, gravissent à pied ces cols, parfois de 6 000 mètres... C'est ce que me raconte Didier, en sortant les planches contact les unes après les autres. Moi, j'assiste à un spectacle extraordinairement vivant : j'ai sa voix et l'image en même temps. Tout en écoutant, je me disais : « Est-ce qu'on ne peut pas inventer une forme pour raconter tout ça ? » Je savais que je vivais un moment particulier, j'avais déjà eu l'expérience d'Alan...

A-t-il été plus réticent qu'Alan Ingram Cope ?

Non. Il était très différent d'Alan. Mais il a été pleinement coopérant et ça a été un immense bonheur de travailler avec lui. Je l'ai écouté tout l'après-midi et au moment de partir, je lui ai dit : « Tes planches contact m'intéressent, je trouve que ça ressemble à de la bande dessinée. C'est des cases côte à côte avec des personnages qui vivent dedans. »

Votre dessin évolue aussi.

Le dessin, c'est un jeu. Et le côté ludique doit perdurer. C'est agréable de changer de dessin au cours de sa vie en fonction des sujets que l'on explore. Quoi qu'on fasse, au final, on reste soi-même. Ce n'est donc pas la peine de gesticuler en tous sens pour essayer d'être quelqu'un d'autre, et en même temps c'est agréable, sachant qu'on ne pourra être que soi, d'essayer de l'être de manière différente et variée. C'est pour ça que j'aime écrire pour les enfants le lundi, et faire quelque chose qui n'a rien à voir le mardi. Alan et Didier sont de deux époques différentes, tout est différent, il n'y a donc pas de raison que je dessine de la même manière, a for-



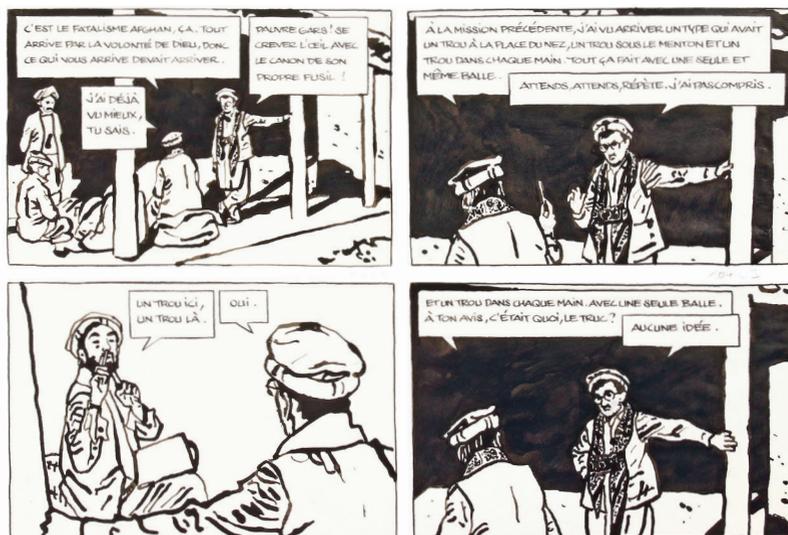
Le Photographe, t.1, scénario Didier Lefèvre, dessin Emmanuel Guibert, couleurs Frédéric Lemerrier et Emmanuel Guibert Dupuis, 2012.

tiori puisque j'inclus les photographies de Didier. Alors j'essaye quelque chose de nouveau. C'est une chimie, on change de papier, d'outils, de medium et puis, au fond, tout ça concourt à changer de regard sur les choses.

Le travail destiné aux enfants connaît-il plus de contraintes ?

On se met d'accord sur la forme et la pagination. Oui, ça ressemble à un carcan, mais j'aime le retrouver régulièrement, parce que c'est une petite part de mon travail, et tout carcan qu'il est, c'est un espace de liberté. Après des livres où je n'ai aucune limite de pagination, c'est très agréable d'avoir un rendez-vous régulier qui tient sur 10 pages. La presse de bande dessinée a commencé à disparaître au moment où j'ai commencé à travailler, les magazines s'arrêtaient et du coup, c'était moins facile de faire du feuilleton. Mais c'est un immense bonheur de faire du feuilleton ! Un rendez-vous régulier avec des lecteurs qui vous attendent... Et puis les enfants écrivent, envoient des dessins...

Le Photographe, t.2,
scénario Didier Lefèvre,
dessin Emmanuel Guibert,
Dupuis, 2014.



Qu'est-ce qui vous a poussé vers la bande dessinée ?

Petit garçon, j'ai eu le privilège d'avoir toutes les bandes dessinées que je voulais. Les copains venaient chez moi et ressortaient avec *Tintin*, qu'ils n'avaient pas le droit de lire chez eux. Moi, mes premiers livres, c'étaient les bandes dessinées de mon père, qui dataient de 1948. Il était abonné à *Spirou* et il s'est empressé de m'y abonner aussi. Ma grand-mère me lisait *Objectif Lune* ! Ils étaient convaincus que la lecture engendre la lecture, que si je commençais avec la bande dessinée, je finirais par lire de la littérature générale, et que l'essentiel, c'est d'avoir un bouquin entre les mains. Ils me l'ont appris de manière infuse, j'ai eu accès tout de suite aux grands maîtres. J'ai une révérence sans bornes pour Franquin. Il a créé un monde... Son œuvre, c'est la vie traduite par quelqu'un. J'ai toujours considéré les bandes dessinées, depuis l'enfance, comme le don d'une vie au service des autres : quelqu'un qui nous donne une vision de l'existence tellement pleine de saveur qu'on va pouvoir y boire infiniment, en apprendre un nombre considérable de choses si on veut bien regarder.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le fait d'écrire pour des enfants ?

Faire des livres pour les adultes quand on est adulte, c'est satisfaire une fibre qui vient de

l'enfance, avoir aimé lire. Du coup, aujourd'hui, tout naturellement, écrire pour les enfants c'est prendre sa place dans la chaîne du vivant en offrant à son tour de quoi manger. Mais sur un plan plus technique, c'est une des plus belles écoles d'écriture qui soient. On peut leur parler de tout. On est souvent surpris de ce qu'ils savent déjà à un âge donné. On peut parler de tout, donc, mais pas n'importe comment.

Sardine de l'espace et Ariol s'inscrivent dans des registres d'expression très différents !

Sardine, c'est une coopération avec Joann Sfar, qui avait des personnages et qui voulait que quelqu'un d'autre les anime. J'ai hérité des personnages. A priori, ça n'était pas un univers pour moi, alors j'ai sauté dedans à pieds joints ! La série est basée uniquement sur des péripéties, la psychologie n'y a pas droit de cité. Pour *Ariol*, qui est venu après, j'ai choisi une étanchéité parfaite entre les deux univers. Je ne voulais pas avoir besoin de me demander, quand j'ai une idée, si elle va pour l'une ou pour l'autre ! Donc, j'ai fait tout l'inverse : strictement psychologique et sans péripéties. C'est une gymnastique intellectuelle intéressante et ça satisfait des fibres différentes en moi et chez les lecteurs. On est tous protéiformes. ●



La Guerre d'Alan, édition intégrale, L'Association, 2009.

Emmanuel Guibert

« Cette planche, la dernière de La Guerre d'Alan, m'émeut par son motif : l'intérieur, avec vue sur le jardin, de la cabane où Alan Cope et moi avions nos conversations.

Ce lieu n'existe plus en l'état, il ne subsiste que dans ma mémoire et dans mes croquis. C'est à partir d'un croquis que j'ai reconstitué cette scène. L'image, pour moi, sent le bois, la lampe à pétrole, la bière, le chien, l'arrosage et j'entends les oiseaux et les bagnoles qui passent sur la route, au fond du jardin, derrière la haie. »